



Région

Quand une femme à barbe transcende sa pilosité

Bienne Stéphanie Di Giusto a ouvert la 19^e édition du Festival du film français d'Helvétie avec «Rosalie» ce jeudi soir à Bienne. La réalisatrice signe un film humaniste, qui «cherche de la sensualité là où on ne l'attend pas».



Pour «Rosalie», la réalisatrice Stéphanie Di Giusto s'est inspirée d'une fameuse femme à barbe nommée Clémentine Delait.



Maeva Pleines

Dans «Rosalie», Stéphanie Di Giusto mêle une cinématographie et un sujet romantiques. La réalisatrice explore un thème encore très peu représenté. Dans son deuxième film, après «La Danseuse», la Française met en scène une «femme à barbe», mais avant tout un être délicat et déterminé à être aimée sans condition. Le film avait l'honneur d'ouvrir le Festival du film français d'Helvétie, ce jeudi soir. Nous avons rencontré une scénariste passionnée au regard perçant.

Stéphanie Di Giusto, avec «Rosalie», vous apportez une des premières représentations d'une femme à barbe au cinéma. Comment vous est venue cette idée?

J'ai découvert le destin hors normes de Clémentine Delait, une fameuse femme atteinte d'hirsutisme au début du 20e siècle. En voyant ce visage féminin agrémenté d'une barbe, je me suis sentie touchée et fascinée. Je la trouvais gracieuse. Et cette Clémentine a toujours refusé de devenir un banal phénomène de foire, ce qui arrivait généralement aux femmes à barbes. Elle s'est ainsi retrouvée tenancière, comme Rosalie.

Il s'agit donc d'un biopic?

Non, je me suis ensuite intéressée à d'autres femmes. Puis, j'ai écrit l'histoire de Rosalie en piochant dans chaque étape de vie qui me touchait pour finalement créer un destin de femme qui se libère en assumant sa pilosité. Il s'agissait surtout d'explorer les diverses émo-

tions d'une histoire d'amour sans condition. Car une romance banale n'arriverait pas à un tel personnage. Rosalie n'en a ni l'envie, ni le droit. Avec sa particularité, il fallait transcender l'amour.

Selon vous, qu'est-ce qui fascine autant dans la pilosité des femmes?

Quand j'ai vu ces photos d'époque de femmes à barbe, j'étais surtout fascinée par ce qu'elles dégageaient. Je me focalisais sur leurs yeux. Donc, dans le film, je voulais surtout qu'on arrive à oublier petit à petit les poils de Rosalie. Je trouvais aussi intéressant de donner à voir une femme différemment et d'essayer de trouver une sensualité là où on ne s'y attend pas.

Les récits de libération du corps de la femme s'ancrent dans des considérations très modernes, même si votre film se déroule en 1870. Aviez-vous des vellétés militantes?

Non, je voulais une histoire d'amour, car nous vivons dans une époque déshumanisante. Je savais que ce personnage permettrait d'explorer des émotions fortes. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que cela résonnait avec l'actualité. Après, je me suis intéressée à ces questionnements. J'ai découvert que de nombreuses femmes avec le même dérèglement hormonal que Rosalie décident aujourd'hui d'assumer leurs poils malgré les techniques modernes pour s'en débarrasser. Il me semble que les jeunes ont la volonté de se recentrer sur l'hu-

main. Et mon film a la même ambition.

Mais n'y a-t-il pas une forme d'anachronisme à revendiquer si fort son individualité dans une société du 19e siècle?

Quand on lit l'autobiographie de Clémentine Delait, on retrouve cette force de vie. Donc je ne pense pas. Et le film montre aussi qu'elle n'est tolérée que lorsqu'elle se restreint au cadre de son café. Dès qu'elle s'assume assez pour se mettre en scène, sa liberté déborde trop et sa différence devient un danger à éliminer. Cette dynamique existe toujours actuellement.

En faisant fi de son physique, on découvre une Rosalie cultivée, ingénieuse, attentionnée, et j'en passe. Est-ce qu'il fallait créer un personnage «parfait» en tous points en dehors de sa «tare» afin de la rendre attachante?

Avec sa particularité, Rosalie doit compenser en devenant sur-féminine. C'est pour ça qu'on a beaucoup travaillé l'élégance, la coquetterie, etc. Elle ne se libère totalement qu'à la fin du film.

Votre film était en compétition à Cannes pour la Queer Palm dans la catégorie «Un certain regard». S'agit-il d'une œuvre queer?

De manière générale, les labels ne me plaisent pas. Toutefois, j'aime bien le mot queer car il invite à laisser de côté toutes les catégories pour ne se concentrer que sur l'âme d'êtres humains. Donc pourquoi pas.



Sans se réduire à une vision binaire, «Rosalie» peut certainement libérer les femmes. Mais qu'apporte-t-il aux hommes?

Ce film rappelle qu'on peut aimer l'autre entièrement, peu importe qui il est. Car on ne choisit pas la personne dont on tombe amoureux. Abel, le mari de Rosalie, s'en veut de la désirer à un certain moment. Ça interroge et ça ouvre les perspectives.

Vos personnages font preuve de beaucoup de nuance. Comment avez-vous favorisé cette

subtilité dans le jeu d'acteur?

Faute de disposer d'un budget énorme, j'avais 35 jours pour filmer, à la lumière naturelle, dans un village breton sans électricité... Il a donc fallu aller à l'essentiel en me concentrant sur mes chers acteurs. J'étais à l'affût de la moindre respiration. J'ai dit à Nadia Tereszkiewicz, qui interprète Rosalie, de rester elle-même. Garder cette spontanéité, c'est ce qu'il y a de plus dur pour un comédien. Chaque matin, elle se préparait pendant de longues

heures à entrer dans son rôle. Elle se levait à quatre heures pour coller chaque poil, un à un, ce qui lui a donné une idée du fardeau de vivre avec de l'hirsutisme.

En outre, j'avais interdit à Benoît Magimel et Nadia de se parler avant le film pour créer leur premier regard devant la caméra authentique. C'était quelque chose, car les deux se trouvaient en même temps aux Césars avant le tournage!

Avec le FFFH, le cinéma reprend des couleurs et surtout du bleu, blanc, rouge

Après des débuts en fanfare avec des enfants ravis et une comédie désopilante («Nouveau départ» de Philippe Lefebvre), Christian Kellenberger, le directeur du Festival du film français d'Helvétie (FFFH), a officiellement ouvert la 19e édition jeudi soir devant une salle comble. «Nous sommes très heureux de voir autant de monde et ravis de voir que le cinéma français a repris des couleurs en 2023», a-t-il affirmé en guise d'introduction. Outre des couleurs, le septième art cache aussi des visages. «Cette année, nous avons volontairement choisi de montrer des héroïnes, des mères courages, qui se battent pour exister», a-t-il glissé. Mais également les jeunes talents, à l'image de Stéphanie Di Giusto et son deuxième long-métrage «Rosalie».

«Cinéma, je suis fou de toi!» Le maire de Bienne n'a pas hésité à partager avec le public son coup de cœur qu'il a hâte de découvrir durant ce festival: «Bernadette». Encore une comédie qui met une femme à l'honneur. Et pas n'importe laquelle puisque le film présente la vie de l'épouse de Jacques Chirac après l'élection de son mari. «La diversité du programme du FFFH est impressionnante et je me réjouis beaucoup», a conclu le maire. *jga*



Christian Kellenberger, directeur du FFFH, a fait son discours. Dominik Rickli

Le maire révèle ses goûts

Erich Fehr, a enchaîné à sa suite en citant le texte de la chanson qui a représenté la Suisse à l'Eurovision en 1980: «Cinéma, ci-